

avons envoyé il en fait part à son tour à quelque autre ville avec laquelle il est en relation et obtient aussi un échange ; de cette façon rien n'est perdu, et par des objets inutiles chacun en obtient de précieux. On conçoit que tout cela se fait sans grand embarras ; chacun a sa spécialité. Le bibliothécaire classe les livres, le gardien du musée les curiosités ; celui de la galerie, les tableaux.

Voyons maintenant comment notre institut finirait par acquérir des richesses si sans lui seraient à jamais perdues :—

Dans presque toutes les familles on trouve plus ou moins de livres dont quelques uns sont souvent rares et précieux. A la mort du chef, ces débris de ses études, à l'acquisition desquels il avait consacré de longues années et de beaux deniers, sont ordinairement partagés sans choix, vendus, sacrifiés, relégués à jamais dans l'oubli, s'ils ne finissent même par trouver leur dernier refuge sur le comptoir des épiciers qui enveloppent à qui mieux mieux et sans s'en douter les plus vulgaires objets de leur négoce dans des trésors de science, d'histoire ou de poésie. Une fois l'institut établi et bien compris de chacun, pareil vandalisme ne sera plus à craindre ; tout propriétaire de livres aimera mieux en assurer l'usage perpétuel à ses enfants, faire du bien à son pays et éterniser en quelque façon sa mémoire ; il les léguera à la bibliothèque publique et l'on verra son nom figurer parmi les bienfaiteurs de cet établissement. Chacun peut être utile même en portant à l'institut tous les volumes d'ouvrages dépareillés qu'il peut avoir en sa possession. On a déjà réussi ailleurs à compléter de cette manière de fort belles collections.

On peut en dire autant de vieux tableaux qui périssent ignorés au milieu de meubles antiques, exposés aux injures du temps, des rats, de la poussière. Combien n'a-t-on pas retrouvé ainsi de morceaux rares ; combien en existe-t-il ! Un zèle bien entendu ferait encore découvrir. D'anciennes gravures, des médailles, de vieilles pièces de monnaie crues inutiles, trouveraient ainsi une utile destination. Toute bonne ménagère en nettoyant son grenier trouverait ses trésors pour la bibliothèque ; chaque enfant de nos campagnes muni d'un cil, d'une gibecière, d'une ligne, deviendrait un actif pourvoyeur de notre usée ; tout promeneur désœuvré pourrait enrichir notre herbier.

Voilà comment ce qui paraît au premier abord une vaine et impraticable théorie, devient facilement un bienfait pour tous parce que tous y peuvent contribuer sans d'onéreux sacrifices de temps ni d'argent.

L'exposé que nous venons de faire à nos lecteurs, de ce que nous avons pu saisir des plans et du système de l'illustre philanthrope, paraîtra sans doute fort incomplet et laissera nécessairement beaucoup à désirer ; mais dès qu'on nous aura indiqué des lacunes ou des erreurs nous nous ferons un devoir de rectifier les unes, de rétablir les autres ; en attendant nous prions chacun de ceux qui auront partagé nos convictions sur l'utilité d'un tel système, de vouloir bien contribuer à les répandre dans le cercle de leurs connaissances. C'est en arrivant à un tel vouloir unanime que l'exécution et la réussite seront indubitables et certaines. Que chacun mette la main à l'œuvre et toutes difficultés s'aplaniront comme par enchantement. De semblables institutions ont été adoptées avec enthousiasme dans les principales villes des États-Unis ; espérons que les Canadiens de toutes les origines, en s'empressant de suivre cet exemple, ne tarderont pas à faire taire les calomnieux qui les représentent comme opposés à toute émancipation intellectuelle.